

Stassfurt

Le 14 septembre, au cours d'un appel matinal, 500 d'entre nous, dont j'étais, furent désignés pour un "transport". Nous avons entendu parler de ces transports et les anciens ne nous en disaient aucun bien. La vie était moins rude à Buchenwald, que dans ces petits camps satellites appelés "Kommando", disséminés dans un vaste rayon du camp principal pouvant aller jusqu'à 200 kilomètres. Il y en avait un qu'il fallait éviter paraît-il : Dora. Pour nous ce n'était qu'un nom, et puis comment éviter tel ou tel "Kommando", nom qui désignait aussi le transport.

Nous nous dirigeâmes vers la gare où nous avons débarqués trois semaines plus tôt et embarquâmes dans des wagons à bestiaux pour une destination inconnue et qui se révéla être Stassfurt. Rien à voir avec ce que nous avons subi de Compiègne à Buchenwald. Le trajet ne dura que quelques heures pour franchir les 200 kilomètres qui nous séparaient de notre futur lieu de résidence. Les wagons étaient partagés en deux parties, les portes étaient grandes ouvertes, mais au milieu, plusieurs SS armés jusqu'aux dents avaient pris place. Nous devions rester obligatoirement assis sans bouger. Toute évasion était totalement impossible. Entre nous, où aurions nous bien pu aller, en Allemagne centrale, habillé en bagnard et ne parlant pas un mot d'Allemand ?

Arrivés en gare de Stassfurt, nous prîmes le chemin du camp qui se trouvait à une dizaine de kilomètres de là. Nous aperçûmes alors des chevalets de mines. Charbon ou sel pensions nous ? Il y avait les deux, mais pour nous, ce fut la mine de sel... de potasse, ce qui n'arrangeait rien.

Le camp planté au milieu d'une lande triste à mourir dans laquelle était extrait de la tourbe, c'est vous dire la richesse du lieu, était tout neuf et composé de 5 blocks (baraquements). Deux pour recevoir les déportés, un pour la logistique notamment les réserves SS et le sanitaire réduit à sa plus simple expression, et deux plus petits destinés à la cuisine et au "revier" (infirmerie). Dans celle-ci, il n'y avait strictement rien, mais rien de rien, pour soigner les malades, sinon quelques grabats. Ceux qui y furent affectés ne manquèrent pas de mourir.

Je fus affecté dans le block 1. Le block était partagé en deux parties égales, séparées par une cloison percée d'une porte et chaque chambre recelait environ 120 déportés. Toujours ce souci d'intimité.

A l'extrémité de chaque block, un espace était réservé aux chambres des Kapos. Nous en avions 8, en majorité des polonais et 1 Chef de camp qui lui, était Allemand. Tous ces gens n'étaient pas des anges de douceur et se révélèrent vite de plats valets pour les SS et de sombres brutes pour nous. Je ne citerai que l'un d'entre eux nommé Yanneck. A tout propos il distribuait des coups de gummi (matraque faite de câble métallique entouré de caoutchouc) et gueulait "Auschwitz !... Auschwitz !" ce qui pour nous ne signifiait rien à l'époque, même s'il nous exhibait son bras tatoué. Il voulait nous dire par là qu'il avait été interné dans ce sinistre camp et qu'il entendait bien nous appliquer le même régime. Mais ça nous ne le comprîmes que plus tard, Auschwitz étant totalement inconnu de nous.

Il me faudrait dire deux mots sur l'organisation du camp, non seulement à Stassfurt mais aussi à Buchenwald, l'une étant calquée sur l'autre.

A l'intérieur de ces deux camps les SS ne pénétraient jamais, ou presque jamais si ce n'était pour les appels ou régler ici et là un problème. Ils confiaient l'ordre et la discipline intérieurs à des détenus, essentiellement allemands. Ceux-ci occupaient les fonction de chef et de sous-chef de camp. Le reste de l'encadrement pour ce qui concerne Stassfurt était confié pour l'essentiel à des Polonais. C'était les Kapos et les "stuedienst" (chef de chambre). Tous ces gens étaient de confiance. Ils avaient une bonne place et ils faisaient tout pour la garder, aussi se montraient ils d'une férocité impitoyable envers les autres détenus. Ils ne travaillaient pas, vivaient à part, mangeaient comme quatre au détriment de la communauté, et à une ou deux exceptions près, ils n'étaient pas revêtus de la tenue rayée bleu et blanc. Enfin, ils avaient

Stassfurt

droit de vie et de mort sur n'importe lequel d'entre nous. C'était surtout des prisonniers de droit commun et non pas des politiques, ni des résistants. Ils arboraient le triangle vert. Pour être complet sur le camp, sachez que la baraque des SS, une soixantaine, était implantée à l'extérieur du camp, face à la porte d'entrée. Ce camp était entouré d'une double rangée de fils de fer barbelés non électrifiés. Ce qui n'était pas le cas à Buchenwald, où ils l'étaient bel et bien, ce qui coûta la vie d'ailleurs à quelques dizaines de déportés, si ce n'est quelques centaines.

Les SS n'étaient pas de ces hommes, jeunes, beaux aux yeux bleus, blonds et au teint clair, comme on se les imagine habituellement...non. Ils étaient pour la plupart des Allemands qui avaient été versés d'office dans cette organisation, parce que blessés sur les différents fronts de guerre. Ils ne s'en montrèrent pas moins des êtres immondes et sans pitié. A leur tête siégeait le sieur Wagner, Adjudant de son état, réputé frappeur à Buchenwald, quant à son second, il faisait peur rien qu'à le regarder tellement il était glacial.

C'est en ce triste lieu et sous la coupe de ces sombres personnages que nous allions tenter de survivre pendant 7 longs mois au cours desquels 102 d'entre nous devaient "crever" sous les coups, de froid, de faim et d'épuisement.

Arrivés en début d'après-midi on me désigna mon lieu de couchage qui était le lit du milieu d'un bloc de six lits en bois, disposés sur trois niveaux. En guise de matelas, une simple paillasse dont l'enveloppe était en papier. Pas question de draps ni de pyjama vous pensez bien. N'ayant aucun bagage, pas même une brosse à dents, je fus vite installé. Je déposai mon couvre-pied sur ma paillasse ainsi que le torchon qui devait me servir de serviette de toilette. Pas de savon, c'était totalement inconnu ici. Quant à ma gamelle en faïence que j'avait touchée à mon départ de Buchenwald, je la glissai sous mon bras, dans ma veste qui elle même était rentrée dans mon pantalon, afin qu'on ne me la vole pas. Je l'ai conservée ainsi jusqu'à ce qu'elle soit cassée. Comme il n'était pas question d'en obtenir une autre je la remplaçai par une boîte de conserve vide, récupérée dans la mine et abandonnée là probablement par un civil allemand.

Le décor étant planté, passons à la mine et à ses sous-kommandos, car tout le monde ne travaillait pas au fond, Moi...oui.

Après avoir ingurgité une maigre soupe, 150 d'entre nous furent désignés pour descendre en premier poste et "zu fünf" nous fûmes dirigés vers le carreau de la mine de sel, dont nous apercevions le chevalet à 2 kilomètres devant nous.

Toute ma vie je me souviendrai de cette première descente. Nous nous présentâmes devant la cage et par fournées d'une quinzaine, je ne sais plus très bien, nous fûmes littéralement poussés à l'intérieur. Elle était pourrie cette cage, rouillée au possible, prenant l'eau de toute part qui tombait de je ne sais où, un goût acre de potasse vous venait à la gorge, c'était stressant dirions-nous aujourd'hui. Lorsque le meister (civil allemand chef d'équipe) appuya sur le bouton, j'eus l'impression de descendre aux enfers. Mes tripes remontèrent dans mon estomac et je crus que j'allais vomir... 460 mètres plus bas, nous fûmes accueillis par un autre meister et surtout par celui que nous allions surnommer "fils de fer" en raison de sa taille filiforme. C'était un SS. Ce n'était pas un cadeau. Généralement les SS ne s'occupaient pas du travail, c'était le job des meisters qui transmettaient leurs ordres aux kapos, qui eux, faisaient exécuter de gré ou de force les différents travaux. Les SS surveillaient. Fils de fer, lui, qui était tout sauf sot, voyait le travail qu'il y avait à faire. Il se substituait au meister et même au Kapo. Il était à l'origine et à la conclusion. Il arpentait la mine avec ses grandes jambes, allait d'un chantier à l'autre, veillait à ce que tout le monde soit au boulot et que personne ne fasse semblant. Il avait l'art d'arriver toujours dans votre dos au moment où vous ne l'attendiez pas... si vous étiez pris en défaut, c'est lui et personne d'autre qui vous administrait la correction d'usage à coups de gummi.

Le travail au cours de cette première nuit consista à dégager les galeries des blocs de sel qui les encombraient. Nous devons les casser à la masse et les charger dans les wagonnets rouillés qui roulaient sur des rails tout aussi rouillés, pour les amener au pied de la descente

Stassfurt

des cages et de là, ils étaient remontés à la surface. Nous étions quatre par wagonnets.. Cela ne dura pas. Fil de fer estima très vite que trois suffisaient pour une telle tâche, aussi enleva-t-il un camarade de notre groupe de travail. Ces wagonnets étaient rouillés vous ai-je dit, mais aussi, compte tenu de ce que les rails étaient posés dans le sel, ils n'étaient pas très stables d'où de fréquents déraillements. Il nous fallait alors les remonter sur les rails et cette manoeuvre s'effectuait généralement sous les coups des kapos qui n'admettaient pas que l'on sabote le travail... car il était évident à leurs yeux que nous l'avions fait exprès.

18 ans, n'ayant jamais tenu un outil dans mes mains, encore moins une masse, vous imaginez facilement l'état dans lequel je me trouvais. Cela dura 12 heures de temps avec une simple coupure d'une demi-heure pour boire un jus d'orge infect alors que les meisters sortaient leur casse croûte de leur sac et le mangeaient sans aucune vergogne devant nous qui tirions la langue.

Ce devait être le même scénario pour toutes les nuits et tous les jours que nous passâmes au fond de la mine.

Chaque semaine nous changions de poste. Ceux de jour passaient de nuit et ceux de nuit passaient de jour. Les horaires étaient 5 heures-17 heures et 17 heures-5 heures. Lorsque nous étions de jour le réveil était à 4 heures. La toilette était vite faite car l'eau était rare dans un premier temps, et inexistante par la suite en raison du gel. Je suis resté 6 mois sans toucher une goutte d'eau. Comme nous ne nous changions pas et que nous couchions tout habillé, je ne vous fais pas de dessin. Pour l'odeur, on s'y habitue très bien, on n'y fait même plus cas. Le seul souci, c'était la « bouffe », encore la « bouffe », toujours la « bouffe ».

Justement, parlons en de cette obsession.

Le matin, soit en partant au boulot, si nous étions de jour, soit en rentrant, lorsque nous étions de nuit, nous avions une louche d'orge, de malt et de glands, accompagnée d'un bout de pain et de margarine ; parfois d'une fine tranche de saucisse d'un goût indéfini. C'était tout pour la journée. A notre retour de la mine ou lorsque nous y partions, on nous distribuait la valeur d'un demi litre de soupe dont l'épaisseur variait. Si au moment de votre passage, la gamelle à la main, le bidon était à son début, vous aviez plus de flotte que de légumes, s'il était à la fin c'était nettement plus consistant, les légumes restant au fond. Nous n'avions jamais de viande, jamais. Lorsque nous avions des pommes de terre que nous mangions avec la peau, la ration était de 5 ou 6...et pas des grosses ! Ce jour là, le demi litre de soupe se transformait en quart de litre. Comment pouvions nous tenir avec un tel régime ?

Il n'était pas question d'obtenir du rab (surplus). La faim aidant, certains s'y risquaient. Ils étaient sûrs de prendre des coups. C'est ce qu'il fallait éviter à tout prix car c'est l'accumulation de coups qui entraînait bien souvent la mort. Heureusement pour moi, je l'avais très vite compris .

Une anecdote à ce sujet. Devant la cuisine il y avait un trou dans lequel le cuistot SS jetait les épiluchures. Dans ce trou, il ne manquait jamais de pisser. Cela ne nous empêchait pas, lorsque nous le pouvions, car c'était formellement défendu, (verboden) d'aller ramasser ces épiluchures et de les manger dans l'état où nous les trouvions. Si nous avions la chance d'en trouver qui soient un peu épaisses, nous les glissions dans le poêle central de la chambrée (tiens, j'ai omis de vous en parler, il y en avait un) et nous avions l'impression de manger des frites.

Ah ! il ne fallait pas être délicat. Vous savez, quand on a faim, on mangerait de la viande humaine. Je ne plaisante pas.

Un jour, Norbert Faivre mon camarade d'Ecole Militaire (enfant de troupe), a trouvé dans un trou, dans la mine, une sorte de féculé de provenance inconnue. Il en avait ramassé autant qu'il avait pu et l'avait glissé dans sa veste et dans son pantalon. C'était bleu, c'était jaune, c'était moisi, peu importe. Nous en avons mangé à ventre que veux-tu, et chose incroyable, nous l'avons digérée.

Stassfurt

Bien qu'arrivés dans un camp qui n'avait jamais été occupé avant nous, donc à priori propre, nous fûmes vite envahis par les poux et la vermine. La saleté repoussante dans laquelle nous vivions en permanence explique facilement ce fait. L'épouillage était notre occupation principale lorsque nous ne travaillions pas, ce qui était le cas seulement les dimanches...et pas toujours ! Nous les tuions entre les deux pouces et nous essuyions nos doigts sur nos manches d'un geste machinal, à l'endroit précis où nous essuyions les épluchures de pommes de terre lorsque nous avions la chance d'en récupérer.

Les SS avaient peur des poux, car ceux-ci pouvaient amener le typhus . Contre les épidémies, les barbelés sont impuissants. Aussi décidèrent t-ils de nous emmener par groupe à l'épouillage dans une étuve à Stassfurt-ville. C'était en février et je vous rappelle qu'en Allemagne centrale il fait régulièrement des températures de moins 20° ou moins 25°. La petite ville de Stassfurt se trouve à 8 kilomètres du camp. C'est à la sortie de la mine de nuit que mon groupe a été amené à l'épouillage. Nous nous sommes déshabillés dans une grande salle, et avons placé nos rayés, nos chemises et nos caleçons dans une étuve et tout nus nous avons attendu que l'on veuille bien nous les rendre. Quand nous les récupérâmes, ils n'étaient pas des plus secs, ils étaient même plus qu'humides. Nous dûmes les enfiler tels que, et prîmes la route dans le froid pour le retour au camp où nous arrivâmes dans l'après midi. Comme il était presque l'heure de redescendre à la mine, on nous a distribué notre pitance et en route pour la mine de nuit. Nous n'avions pas dormi un seul instant depuis 24 heures. Quant aux poux...ils étaient toujours là... et nous avons compté quelques morts de plus dans nos rangs les jours qui suivirent.

A propos du froid. Pour nous en protéger, nous récupérions au fond de la mine les sacs de ciment vides (je vais vous en parler). Nous les enfiliions sous notre veste après en avoir échancré le fond, et nous les enroulions autour de nos jambes en dessous le pantalon. "Cette pratique n'est pas saine" avait décrété l'horrible Wagner, le commandant du camp. Aussi, si nous étions pris à porter des sacs en guise de vêtements, nous étions punis de "Piquet". C'était la sanction la plus terrible. Le puni était condamné à rester debout, tête nue, revêtu de sa seule tenue rayée, les mains sur la tête et ce, jusqu'à ce que le SS lui dise de rentrer. Par moins 20° ou moins 25° on ne peut résister à ce régime. Il s'ensuivait inmanquablement une pneumonie et dans les trois ou quatre jour le « contrevenant » était plié.

Je vous ai dit plus haut que le dimanche nous ne travaillions pas. Effectivement nous ne descendions pas au fond de la mine, ce n'est pas pour autant que nous restions sans rien faire. On nous occupait. Soit que nous effectuions des travaux dans le camp, soit que nous étions réquisitionnés par un chantier voisin pour porter de lourds panneaux de baraques dans le but d'agrandir le camp en prévision d'arrivées nouvelles. Ce ne fut pas le cas, la fin de la guerre intervint avant. Chacun sait bien que l'inactivité est un vice...Les SS aussi.

Sur le plan travail, je voudrais apporter une précision importante. Dans la mine nous installions une usine souterraine, c'est pour cela que nous avons dégagé dans un premier temps les galeries. Il fallait circuler aisément. Après nous avons passé notre temps à bétonner de grandes salles destinées à recevoir des machine-outils. Plusieurs firmes co-existaient pour ce faire. Siemens était responsable de tout ce qui était électrique, Kalag s'occupait des machines, Preussag acheminait au fond le sable extrait par des déportés en surface et ce par tous les temps pour faire le béton etc... Ces firmes achetaient au SS les déportés. Elles puisaient leur main d'oeuvre dans les camps de concentration. C'était un véritable marché d'esclaves, marché qui était inépuisable. Ces firmes qui sont cotées en bourse aujourd'hui n'avaient pas à économiser la main d'oeuvre, d'où le fort rendement exigé. Nous en crevions... Je vous le rappelle, 102 morts en 7 mois. Plus du quart de l'effectif. Et on voudrait nous faire croire que la population allemande n'était pas au courant de ce qui se passait ? Mais c'est impossible. Nous étions encadrés par des civils, des ingénieurs, des meisters...Ils avaient une famille, des enfants, ceux là même probablement, qui nous lanceront des cailloux en avril lorsque nous évacuerons le camp. Le soir, ils faisaient comme tout le monde, ils devaient raconter leur journée. C'est obligé. Donc les civils savaient.

Stassfurt

Le déblaiement des galeries dura quelques temps, puis nous attaquâmes un autre chantier, l'installation de l'usine souterraine sur deux niveaux : moins 400 mètres et moins 460.

La mine, était une mine de sel de potasse. L'extraction de ce sel depuis des générations faisait qu'il existait de très grandes cavités qui étaient devenues des salles immenses qu'il fallait malgré tout, parfois agrandir. C'est alors que les artificiers civils intervenaient. Dès que l'explosion avait eu lieu, nous devions immédiatement rentrer dans la salle et dégager les blocs de sel. Nous travaillions alors dans un nuage de poussières de sel et de potasse que nous respirions en permanence. Tout nos vêtements étaient poisseux. Nous vivions dans une espèce d'atmosphère cotonneuse et nous avions de la difficulté à respirer.

Lorsque les salles furent entièrement dégagées, nous sommes passés à une autre stade celui du bétonnage.

Les bétonnières, le sable, le ciment nécessaires étaient descendus par l'ascenseur, le même que nous emprunions. Nous posions sur le sel de grandes feuilles de papier goudronnés sur lesquelles nous devions étaler le béton. Là nous allions toucher à un autre enfer.

Les sacs de ciment étaient disposés en tas à quelques mètres de la bétonnière. Chacun d'entre nous, devait prendre un sac de ciment sur son dos, seul, et ça pèse 50 kilos un sac de ciment, et le verser dans la bétonnière, alors que d'autres déportés la remplissait de sable. Nous avions un moment de répit le temps qu'elle tourne jusqu'à ce que le mélange fut à point. Elle déversait alors son contenu dans ce que nous appelions la japonaise. C'était une sorte de benne avec des bras tel un pousse-pousse comme on voit en Asie, et nous devions la tirer à deux jusqu'au point de bétonnage. Il y avait bien des planches sur lesquelles nous la faisons rouler, mais, tout comme les wagonnets, il arrivait qu'elle sorte des planches, alors les roues s'enfonçaient dans le sel concassé. Sabotage ! gueulait le kapo ou fil de fer...et les coups pleuvaient. Ce travail était épuisant. Beaucoup y ont laissé la peau.

J'ai appris une chose dans ces moments ultra pénibles de mon existence, c'est que l'homme est increvable. Il peut toujours aller plus loin dans l'épreuve avec la volonté et le moral, surtout le moral. Ceux qui ne l'avaient pas mouraient les premiers. Certes les constitutions des individus ne sont pas identiques, mais à choses égales, le moral prime toujours.

J'ai également travaillé dans d'autres sous-kommandos en surface. Une quinzaine de jours. Il y avait parfois un peu plus de défense sur le plan nourriture car il nous arrivait de travailler à proximité d'un champ de betteraves. Au passage, un coup de pied bien appliqué en arrachait une, une flexion rapide et elle était à l'abri sous la veste rayée.

Le travail était aussi pénible puisqu'il consistait à creuser des tranchées de 2 mètres 50 de profondeur, par lesquelles passaient des canalisations. L'air n'était pas vicié comme au fond de la mine mais le froid de l'Allemagne centrale est des plus rigoureux et ce n'est pas la capote militaire trouée dont on nous avait doté qui nous protégeait énormément.

Ce travail éreintant se poursuivit jusqu'au 11 avril 1945, date de l'évacuation du camp devant l'alliance alliée. L'état de santé du Kommando n'était pas des plus brillants et il allait vivre à compter de cette date et jusqu'au 8 mai un nouveau calvaire d'une toute autre nature.

Ce jour là mon ami André Dechaume, lui aussi Enfant de troupe, m'attendait assis sur la paille lorsque je rentrai de la mine. "j'ai entendu dire que nous allions partir demain m'annonça t'il". Cela me parut incroyable. Partir ? Pour où ? Comment ?. Nous entendions bien la canonnade qui se rapprochait et cela nous donnait de l'espoir, mais nous ne pensions pas que les SS pourraient nous emmener pour nous soustraire à ce que nous savions être notre libération prochaine.

Hélas ! ce fut bien le cas. Je perçus effectivement une agitation autour de la baraque des Polonais. Tiens je m'aperçois que je ne vous ai pas parlé d'eux. En fait il n'y avait pas que des Polonais il y avait également des Hongrois, un ou deux américains, quelques Tchèques et des

Stassfurt

Russes. Ils étaient arrivés en janvier. Ils venaient d'Auschwitz via Buchenwald, le camp ayant été évacué du fait de l'avance de l'armée soviétique en Pologne. Ils étaient juifs.

Ce ne fut jamais le grand amour entre eux et nous. Pourquoi ? je ne le sais trop. C'était ainsi. Peut-être étions nous jaloux inconsciemment de leur état de santé qui paraissait meilleur que le notre ? La suite nous montra à notre détriment qu'il l'était effectivement. Peut-être parce qu'ils avaient l'avantage sur nous, de parler allemand ? Peut-être aussi parce qu'il n'étaient pas revêtus de rayés ? Peut-être enfin parce que nous avons dû leur céder une baraque, ce qui fit que nous étions entassés dans une seule au lieu de deux, malgré la place laissée par les morts ? C'est sûrement un peu tout ça. Vous savez on n'analyse pas dans ces cas là, on ressent, c'est tout. Ils étaient en gros 300.

Donc le 11 avril, par un beau soleil, nous fûmes rassemblés devant la porte du camp. Nous avons pour tout bagage que notre couvre-pied passé en sautoir autour de l'épaule. Les Français furent partagés en deux colonnes et les Polaks, nous les appelions ainsi, en deux autres colonnes. Les plus grands malades furent invités à monter dans un tombereau tirés par des chevaux, qui servait d'ambulance. Et vogue la galère, nous démarrâmes pour une destination inconnue.

Devant, marchait le chef de camp, le suivait une colonne de Polonais, puis une colonne de Français, une colonne de Polonais et une dernière de Français. Le tout était solidement encadré sur les côtés et sur les arrières par les SS armés jusqu'aux dents. Ceux de derrière, qui n'étaient pourtant pas les plus terribles à la mine, se révélèrent comme étant des tueurs. Ah j'oubliais, une charrette sur laquelle avait été chargée la cuisine roulante suivait le tombereau qui servait d'ambulance. Il fallait bien que ces messieurs se restaurent aux étapes...quant à nous, ce fut une autre paire de manches, comme vous allez pourvoir le constater.

Alors commença ce qui devint dans la bouche des allemands eux- mêmes après la guerre, la "todesmarsch" en bon français, la marche de la mort.

Dès le départ, le chef de camp qui imprimait la cadence, partit comme un fou. Derrière les polonais qui étaient en meilleure santé que nous, je vous l'ai signalé, suivirent au lieu de temporiser. Et nous derrière, on tirait la langue et la jambe en même temps. Les coups commencèrent à pleuvoir. Ils furent bien obligés de ralentir la cadence sous peine de nous abattre tous, ce qu'ils firent quand même petit à petit tout au long du chemin. Cette marche infernale dura à peu près un mois au cours de laquelle 262 des nôtres pour ne parler que des Français, furent abattus.

Au cours de la première étape nous parcourûmes une quinzaine de kilomètres en empruntant des petits chemins et des routes pavées grossièrement ou défoncées.

Jamais, nous aurions pu penser être capable d'accomplir un tel exploit après 7 mois de mine de sel..nous n'avions pas fini de nous étonner.

Logés, entassés devrais-je dire, dans des granges notre première nuit nous parut bien douce, bien qu'aucune nourriture ne nous fut distribuée. Le lendemain matin, je m'en souviens très bien, on nous distribua toujours ce jus noirâtre, deux oignons crus et un morceau de pain.

En ce qui concerne la « bouffe » durant cette marche, sachez que nous ne mangions que de temps en temps et que l'essentiel de notre nourriture consistait en pissenlits qui poussaient le long des chemins et en fleurs de colza que nous arrachions au passage. Elles avaient la particularité de nous flanquer la dysenterie, bien que nous n'ayions rien dans le ventre. A l'étape, si nous avions la chance de coucher dans une grange qui avait recélé du blé, tout le monde se mettait à quatre pattes pour rechercher les grains afin de les manger. Sitôt que le dernier déporté était rentré la porte se fermait inexorablement jusqu'au lendemain matin, sauf si une heure après notre arrivée, il y avait une distribution de soupe ou les grands jours, une distribution de patates. Imaginez une grange en flammes, aucun d'entre nous n'en serait sorti vivant. Le risque était minime, nous n'avions ni briquet, ni allumette... mais le risque de foudre existait..

Stassfurt

Nous effectuions des étapes, selon les jours de 20, 25, voire 30 kilomètres et la dernière fut infiniment plus longue. Ce n'était plus des hommes qui marchaient mais des automates. Tous groupés, serrés les uns contre les autres, essayant de faire bloc pour ne pas chuter, surtout ne pas chuter. Sinon c'était la mort assurée. La colonne vous passait alors dessus comme un rouleau compresseur. Si le SS de flanc garde ne vous avait pas vu, en fin de colonne les tueurs à l'affût vous achevaient d'une balle dans la tête. Il y avait là trois tristes lascars que nous avions surnommés "Tout-fou", "Canard" et "Oeil de lynx". Le premier parce que c'était un fou furieux, un dément, le deuxième en raison de sa démarche et le troisième parce qu'il avait perdu un oeil à la guerre. Malheureusement j'eus à faire à eux.

Le tombereau-infirmerie ralentissant trop la colonne, les SS décidèrent de la supprimer. Et les malades ? ils furent abattus sur le champ. Il y en avait 17.

C'était le 17 avril à Ober Audenhain.

Lorsque nous reprenons la route après cette tuerie le moral n'est pas au beau fixe. L'étape parcourue est longue, la route poussiéreuse monte et redescend sans cesse. Les plus fatigués se laissent décrocher au risque de se voir abattre. Moi je vais comme je peux, encouragé par des amis. Je suis au bord de l'épuisement, mais puisqu'il faut tenir... tenons... jusqu'à quand ? Quand mes forces déclinantes m'abandonneront-elles définitivement. Nous passons la nuit à Bockwitz.

Le 18 avril, comme d'habitude au petit matin nous sortons de la grange sous les coups. Une douzaine de déportés, essentiellement des polonais et des tchèques, ayant tenté de se cacher dans la paille ou le foin, sont retrouvés par les SS. Ils sont alignés le long d'une fosse à purin et abattus dans un grand éclat de rire des SS. Plus chanceux Jacques Vigny, un ami, lui aussi au bord de l'épuisement se cache derrière un tas de bois et réussit son évasion. Et moi.. je reprends la route au milieu du troupeau que nous formons. Il n'est plus question de colonnes bien alignées, ni de rangs bien formés, chacun avance comme il peut. De temps en temps un coup de feu à l'arrière... un de moins. Qui ? Un ami peut-être ? A l'étape ce soir nous le saurons sûrement.

19 Avril. Même scénario pour la sortie. La maigre soupe distribuée hier au soir ne pèse plus dans l'estomac depuis longtemps. L'étape sera plus courte mais nombre d'entre nous sont abattus malgré le dévouement de leurs amis qui cherchent à les soustraire à la balle meurtrière. Je suis conscient de tout ça. A quand mon tour ?

20 Avril. L'étape sera dure de plus en plus dure. La route serpente dans un paysage vallonné comportant toujours plus de montées et de descentes casse-pattes. Les muscles ou ce qu'il en reste se durcissent, se nouent, les crampes surviennent, j'ai de plus en plus de mal à avancer. Il m'est douloureux de faire ce pas, toujours ce pas, qui peut me conduire vers la liberté.

21 Avril. Je reprends la route tant bien que mal. Nous sommes dans une vallée entre Tharandh et Klingenberg. Nous traversons une jolie forêt de sapins, le temps est froid, la pluie me pénètre et me glace, on dirait qu'elle me paralyse. André Dechaume, la jambe sanguinolante en raison d'un abcès, s'accroche à mon bras. Je le tire comme je peux. Il perd de plus en plus conscience. Nous nous retrouvons à l'arrière de la colonne, poussés par un SS avec le canon de son fusil qu'il nous applique dans le dos. Los ! los ! Un camarade déporté , Marcel Vaillant, vient m'aider...en vain. Le SS tire André en arrière. Dédé pivote sur lui même et tombe dans le fossé...une balle dans la tête. Moi je reste là, pétrifié, pleurant toutes les larmes que je n'ai pas pu verser avant. Marcel m'entraîne alors vivement en me disant : « *Viens il va te buter* ». Et me voilà reparti dans cette marche infernale.

(Cette anecdote, car c'en est une, est racontée par Raymond Levasseur dans son livre « Les loups de Germanie »)

Deux ou trois jours après ce fut mon tour . Je perdis la vue subitement. Norbert Faivre me prit alors par la main et dirigea mes pas jusqu'à ce que ma vue revienne. Un jour ? deux jours ? Je ne saurais le dire. Sans lui ?.....

Stassfurt

A Clausenitz, quatre déportés furent abattus dans la cour d'une infirmerie de campagne.

A côté de Kossa deux déportés eurent le crâne frassé sur une souche d'arbre et un troisième fut pendu dans les bois pour avoir dérobé et mangé crus quatre petits lapins dérobés lors d'une halte dans une ferme. Etc...

A Ansprung des déportés furent matraqués, certains à mort, pour s'être jetés sur des pommes de terre que les SS avaient renversés etc...etc...

On a beaucoup écrit sur cette période, sur ce vécu. J'ai retenu ce paragraphe de Hélié de Saint Marc tiré de son livre « Le champ des braises », parce qu'il résume parfaitement ma pensée.

"Ainsi en déportation, tout coexistait avec le contraire de tout. J'ai découvert l'honneur là où je ne l'attendais pas. Il était absent là où nous pensions le trouver dans tout son état secourable. Il ne restait plus que le réduit intérieur, cette peau de chagrin révélée par l'épreuve. Certains de mes camarades furent admirables, d'autres moins. Tous ont souffert et la plupart d'une manière atroce. Le Dieu de nos pères était absent de la planète Buchenwald. Les justes mourraient comme des chiens, malgré une générosité et une noblesse dans l'épreuve sans limite. Les crapules avaient leur chance. Le mal n'était pas un scandale mais la règle commune..."

Pierre BUR

PS : La marche de la mort s'est poursuivie jusqu'au 8 mai 1945. Elle prit fin à Annaberg petite ville allemande située à la frontière Tchécoslovaque. La marche fut émaillée par de nombreuses autres atrocités. Pour n'en citer qu'une dernière, à Dittersbach, certains déportés étaient encore vivants lorsqu'ils furent jetés dans un fosse commune.

Et pourtant, cela n'a pas empêché les petits oiseaux de chanter, comme se plaisait à dire mon camarade et ami Robert Molinier.